Une ville de luxe et de jeux devenue centre universitaire.

Numéro d'inventaire : 1979.24867
Auteur(s) : André Lichtenberger
Type de document : article
Éditeur : L'Illustration
Date de création : 1940 (restituée)
Description : 1 feuille.
Mesures : hauteur : 380 mm ; largeur : 277 mm
Notes : Création en 1939 à Dinard d'un lycée pour les réfugiés.
Mots-clés : Monographies / Enseignement post-élémentaire et secondaire général
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Nom de la commune : Dinard
Nom du département : Ille-et-Vilaine
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1
Mention d'illustration
ill.
Lieux : Ille-et-Vilaine, Dinard

UNE VILLE DE LUXE ET DE JEUX DEVENUE CENTRE UNIVERSITAIRE

Le retard — pour des exigences d'actualité — de l'impression de ces notes sur une station estivale transformée en centre universitaire donne au dernier article d'André Lichtenberger le caractère impressionnant d'une publication posthume.

84.521.

A. Lichtenberger.

Phot. H. Manuel.

Notre regretté confrère, maintes fois collaborateur de l'Illustration, ***est mort*** *après une courte maladie, bien imprévue par le public qui, peu de temps avant, l'avait vu faire en pleine santé, à Dinard, une conférence au profit des œuvres d'entr'aide dans l'armée.*

Né à Strasbourg en 1870, André Lichtenberger était donc âgé de soixante-dix ans. Agrégé d'histoire, docteur ès lettres avec une thèse sur le Socialisme au XVIIIe siècle, *que suivirent des ouvrages sur* le Socialisme utopique *et* le Socialisme et la Révolution française, *cet historien et ce sociologue se fit une grande notoriété dans le roman, particulièrement dans l'observation des psychologies enfantines. Nos lecteurs n'ont pas oublié* Des enfants dans un jardin, Minnie, Léila si blanche, *œuvres ravissantes parues dans* La Petite Illustration.

Mais l'écrivain était aussi un homme d'action. Il avait été chef de cabinet de Paul Doumer à la présidence de la Chambre et Gallieni l'avait pris auprès de lui dans la précédente guerre. Depuis vingt ans il dirigeait le Musée social. La cravate de la Légion d'honneur avait honoré, avec ses mérites, les services qu'il avait rendus au pays et qu'il continuait de lui rendre quand il fut si soudainement frappé.

Quand la guerre éclata se posèrent une foule de questions nouvelles. L'une des plus urgentes fut peut-être celle-ci : préserver des ravages de l'ennemi les populations civiles et particulièrement les enfants.

De là dans toutes les régions de la France semblant les plus protégées contre d'éventuels bombardements de vastes transferts des départements et des villes les plus menacées et, pour accueillir les fugitifs, d'innombrables improvisations.

L'une des plus nécessaires après le « manger » et le « couvert » fut la mise sur pied d'organismes scolaires capables d'accueillir nos écoliers brusquement arrachés à leurs travaux et à qui il importait que fussent immédiatement assurées les conditions d'études nécessaires à la formation des individus de la France de demain.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les difficultés complexes de l'opération : choix des régions, des locaux, des professeurs, établissement des programmes et des horaires, etc. La mise sur pied matérielle et intellectuelle de tels organismes était un travail vertigineux.

Une circonstance lui fut favorable. La guerre nous surprit au milieu des vacances scolaires. Un grand nombre de citadins villégiaturaient dans nos cités balnéaires ou dans des villes d'eaux Ce fut donc le long de nos côtes que naquirent les premiers nouveaux établissements scolaires. Actuellement des stations d'études multiples se sont dressées depuis Hendaye jusqu'à Dunkerque : Bayonne, Biarritz, Royan, La Baule, Dinard, Deauville, Villers, Houlgate, Cabourg.

Là dans les villes élégantes réservées naguère aux ébats du luxe et de la flânerie se sont dressés en foule de nouveaux lycées. Tant bien que mal s'y est installée une vie originale. Les circonstances viennnent de me permettre de me rendre compte d'une de ces transformations fécondes en réalisations déjà acquises et en promesses futures.

Ah ! les heures émouvantes que je viens de passer à Dinard : station jadis privilégiée de notre Bretagne, aujourd'hui centre d'une activité étonnamment changée et féconde.

Dès le début des hostilités, M. Armand Weil, professeur honoraire du lycée Janson, en villégiature annuelle à Dinard, se préoccupa des études du grand nombre d'enfants de la région parisienne et des départements frontière venus se réfugier avec leurs familles sur la côte. Il songea immédiatement à créer un établissement public d'enseignement secondaire et, aidé par sa femme, se consacra tout entier à cette tâche. Le recteur de Rennes, la municipalité de Dinard en comprirent immédiatement l'intérêt. Bientôt le concours de M. Félix Guirand, professeur de première au lycée Condorcet, qui se trouvait également dans la région, vint d'enthousiasme seconder son initiative. M. Fayolle, professeur au lycée Carnot, fut le troisième des pionniers et c'est de cette communauté d'efforts que sortit le lycée de Dinard.

Tout était à faire. Il fallut d'abord se préoccuper d'un local. Après de laborieuses négociations, une propriété superbe édifiée au milieu d'un vaste parc, la villa Nahant, devint le lycée.

En quelques semaines, on y avait enregistré cinq cents demandes. On aménagea les locaux. La municipalité assurait le matériel scolaire, garnissait peu à peu les salles. Au début d'octobre, moins de deux semaines après la décision officielle, tout était en voie d'achèvement. Le personnel enseignant recruté par le recteur de Rennes commençait par arriver. Professeurs de la région parisienne expédiés par ordre, professeurs en retraite rappelés à l'activité, jeunes licenciés débutant dans la carrière, tous apportaient à l'œuvre naissante une égale ardeur et un remarquable esprit d'équipe.

Le lundi 16 octobre, le lycée ouvrait ses portes à une foule impatiente de jeunes gens et de jeunes filles (de la sixième aux mathématiques élémentaires).

Chargé de la direction administrative de l'établissement, rattaché officiellement au collège de Saint-Servan, M. Guirand parfaisait dans des conditions de surmenage qu'on peut imaginer tous les détails d'administration. Il rencontrait — il faut le reconnaître — et chez les maîtres et chez les élèves une bonne volonté toute particulière. Afin de parer à l'insuffisance des locaux, afin d'éviter le mélange des sexes, on instituait le régime de la demi-journée de classe. Tout le petit monde se mit à la besogne avec un entrain admirable dans une atmosphère de confiance et de sympathie réciproques.

Peut-être faut-il avant tout insister sur l'excellent esprit des élèves, leur adaptation rapide à ce nouveau régime d'études qui laisse plus de place à l'initiative personnelle sans nuire au rendement général du travail. Avec cette demi-journée quotidienne de liberté, les élèves ayant plus de temps pour faire leurs devoirs et apprendre leurs leçons, apportent aux classes un esprit reposé, allègre, mieux apte à recevoir et à comprendre l'enseignement du maître.

Et à l'école des enfants est venue, miracle nouveau, se joindre celle des parents. Parmi les professeurs improvisés qui se découvrirent le plus heureusement une vocation insoupçonnée, mon ami Marcel Schulz, chargé de la troisième pour les deux sexes, avait été il y a quelques années le créateur de ces « Causeries de Passy » dont tant de Parisiens ont gardé le souvenir.

La province se surpeuple, s'énerve, s'ennuie. Pourquoi, afin de distraire des anxiétés et des inquiétudes, ne pas reprendre l'idée d'organiser un cycle où n'allaient manquer ni les orateurs bénévoles, ni un public empressé ?

Et c'est ainsi que faisant appel à toutes les bonnes volontés, les « Causeries de Passy » furent transportées à Dinard. Pour ajouter à leur attrait celui de la bienfaisance, elles furent placées sous le patronage d'une organisation qui, sous la présidence d'honneur de M. Edouard Daladier, ministre de la Défense nationale et de la Guerre, a témoigné déjà de son activité dans toutes les régions de la France, l'Association pour le développement des œuvres d'entr'aide pour l'armée.

Les éléments locaux n'épargnèrent pas leur peine et leur sympathie et c'est ainsi que plusieurs réunions, des conférences, des galas, ont déjà créé à Dinard une animation nationale et envoyé au soulagement des gens qui se battent une foule de secours les plus appréciés.

Et, rentrant à Paris, à travers nos campagnes où renaît la vie agricole, je ne pouvais me retenir de formuler un vœu sincère : est-ce que la guerre génératrice de tant de maux ne pourrait par hasard exercer aussi une action stimulatrice, voire créatrice ? Est-ce qu'en ce moment, sur toute la surface de notre territoire, elle ne répand pas à travers nos provinces un magnifique effort, une vie nouvelle. Puisqu'elle donne naissance aux initiatives les plus variées, ne pourrait-elle pas opérer des rapprochements multiples et féconds ?

A côté des visions charmantes que je rapporte de la côte bretonne, est-ce que le spectacle de Dinard universitaire, lettré et philanthropique ne suscite pas celle-ci : sur ce point privilégié de la côte armoricaine découvert et mis en valeur depuis longtemps par nos amis britanniques dont la prédilection a marqué le début de sa prospérité, ne pourrait-il pas se créer et s'organiser définitivement un magnifique et utile collège franco-britannique ? Les relations maritimes entre Southampton et Saint-Malo existent depuis longtemps. Un courant de visiteurs a créé avec Londres le climat. La grâce des sites est incomparable. Quelques-unes des plus délicieuses résidences de la contrée appartiennent à des Anglais, ne sont-ce pas des jalons tout indiqués pour faire davantage ? Il faut d'abord vaincre ensemble, mais ensuite ne pas se séparer sans cesse, se connaître mieux, se pénétrer davantage pour accomplir ensemble les grandes œuvres sur lesquelles s'appuiera un monde nouveau. Dans le parc merveilleux de la villa Nahant je vois en rêve, comme dans tel collège anglais où travaille et joue une jeunesse ardente et studieuse, se dresser des pavillons indépendants, des terrains de jeux, refleurir toute une vie saine et ardente vouée à l'action. Toutes ces créations apporteront dans la région des éléments nouveaux de prospérité et d'essor.

André Lichtenberger.

84.522.

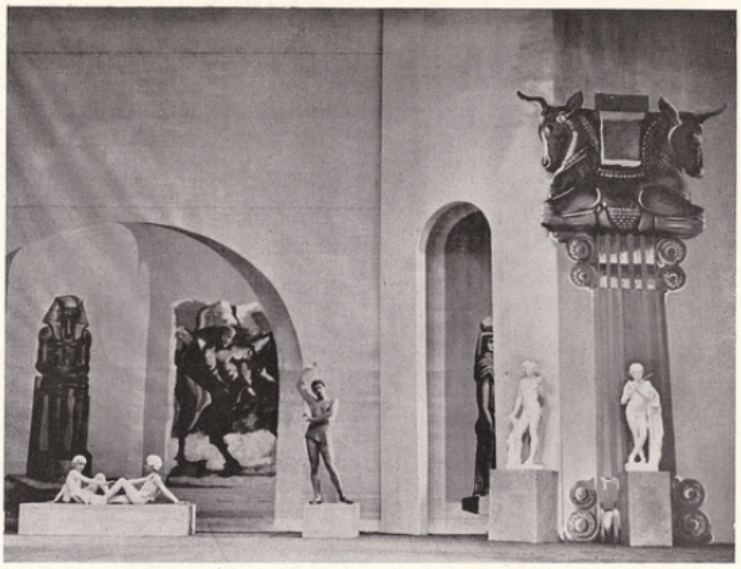
La villa Nahant, devenue le lycée de Dinard.

A L'OPÉRA

Entre deux rondes est le titre d'un divertissement chorégraphique dont Marcel Samuel-Rousseau a écrit le scénario et la partition. Les rondes dont il s'agit ne sont pas de celles qui nouent en couronnes des enfants qui chantent et dansent. Ce sont les inspections nocturnes d'un gardien de musée qui veille sur le sommeil des chefs-d'œuvre. Or, entre deux de ces rondes, il se passe bien des choses dans les salles désertes. Les petites danseuses de Degas n'hésitent pas à quitter leur cadre pour aller admirer un bel adolescent de bronze et le décider à descendre de son socle. Et tout ce joyeux petit peuple se console, par des danses frénétiques, de la sévère immobilité à laquelle les condamne, durant le jour, la ferveur des amateurs d'art.

Ce gracieux sujet a été traité par le musicien avec toute la légèreté, la finesse et l'élégance souhaitables. Marcel Samuel-Rousseau possède une science parfaite de son art et de son métier. Sa musique est toujours un modèle de goût et d'équilibre, dans la plus pure tradition française. Celle de ce ballet a obtenu le plus brillant succès.

La chorégraphie et l'interprétation de Serge Lifar ont été, l'une et l'autre, remarquables. Lifar est-il, d'ailleurs, autre chose qu'un chef-d'œuvre de la statuaire miraculeusement doué du mouvement ? Ce scénario résume son destin ! Quant à la délicieuse Solange Schwarz, elle a été l'enchantement de la soirée. Son espièglerie spirituelle, son charme et sa virtuosité étourdissante ont été chaleureusement acclamés. — V.



84.201.

Une salle du musée du Louvre reconstituée à l'Opéra.

Au centre, le bel adolescent de bronze que viennent admirer, entre deux rondes du gardien de nuit, les petites danseuses de Degas descendues de leur cadre.

LES THÉATRES

SCÈNE d'avant-garde le théâtre de l'Œuvre est fidèle à sa mission en nous présentant des pièces inédites d'auteurs inconnus. Tel est le cas de *Pas d'amis, pas d'ennuis* de S.-H. Terac, une signature qui n'est qu'un pseudonyme, dissimulant la personnalité d'une toute jeune femme. Celle-ci s'étonnera sans doute d'apprendre que la plus certaine impression qu'elle ait produite — tout au moins sur le public de la répétition générale — est celle de l'ingénuité. Il y a plusieurs manières de se montrer ingénu. On peut l'être aussi par une affectation systématique de cynisme et d'amoralité, ce qui est ici le cas. Mais le dialogue est d'une qualité remarquable. Il abonde en observations d'une psychologie ironique et désabusée. On se dit, en sortant : « Et c'est une jeune fille qui a écrit cela ! » La littérature féminine a de ces paradoxes... Quant à l'interprétation, elle est de haute valeur avec Mme Lucienne Bogaert, MM. Jean Galland et Jean Servais comme protagonistes et, dans une pittoresque composition comique, Mme Paulette Pax.

La féerie est un genre ingrat. Passe encore pour la féerie intégrale où les personnages, le dialogue, le décor, les costumes contribuent à créer l'atmosphère et l'illusion. Mais *le Petit Ange de rien du tout*, de M. Claude-André Puget, au théâtre Michel est une féerie hybride. Lorsque nous voyons, dans un studio bourgeois où un architecte, une jeune avocate, un homme d'affaires et une femme de ménage mènent leur vie quotidienne, tomber brusquement, par une fenêtre ouverte, un ange du ciel, nous sommes un peu déconcertés. La fantaisie et la poésie ne sont pas nécessairement incompatibles avec une comédie légère, et d'autres ouvrages du même auteur l'ont prouvé. Mais ici, on ne sent que l'artifice et le procédé. D'autant que l'aventure de cet ange, qui a pris la forme d'une femme pour connaître l'amour, la jalousie et la douleur, n'a rien en soi de nouveau. C'est *la Mouette* de M. H.-R. Lenormand, ou, plus encore *Ondine*. Au demeurant, il y a, dans cette pièce, des traits plaisants, des répliques piquantes et une observation humoristique. De la sensibilité aussi et de la grâce, de la jeunesse et de la fraîcheur. Mlle Jany Holt est un ange pervers suffisamment diabolique. Mlle Hélène Perdrière est charmante à voir et à entendre. M. Lucien Nat, avec une distinction élégante, et M. Jean Wall, plein de naturel et de bonne humeur, Mme Marguerite Ducouret et MM. Pally, Jean Hubert et Pierre Huchet composent avec esprit les différents types mêlés malgré eux à une histoire extravagante. — R. DE B.

Le Service géographique de l'armée a puisé dans son sein les éléments inattendus d'une représentation théâtrale des plus réussies : de l'auteur aux interprètes, en passant par le metteur en scène et le décorateur. Cette représentation donnée, dans la salle des fêtes du Cercle militaire, au bénéfice des Foyers du soldat du Service géographique de l'armée, le 14 avril, a eu un tel succès qu'elle a dû être redonnée.

Elle comportait une très spirituelle revue : *Jeu de cartes*, due à Etienne Reps, pseudonyme sous lequel se cache un officier du S. G. A., présentée par Mlle Renée Dennsy. Elle fut interprétée par une troupe entièrement empruntée au personnel civil et militaire du S. G. A.

MM. Guy Berry, Félix Paquet et Mlle Denysis avaient prêté leur concours à cette représentation, dont le programme était rehaussé par la comédie d'André Birabeau : *Un déjeuner d'amoureux*, interprétée par Mme Gisèle Casadesus, sociétaire de la Comédie-Française, et par M. R. Delouche, ex-pensionnaire du Grand-Guignol, actuellement mobilisé au Service géographique de l'armée.

La couverture du programme était de Cassandre et les pages intérieures en étaient illustrées par Dubout ; ces deux artistes également mobilisés au S. G. A.

84.200.

A l'approche de la danseuse étoile la statue de bronze s'anime... et prend part aux danses de ses admiratrices.

Photographies Lipnitzki.